

Anthropologie et Sociétés



Louise MARCIL-LACOSTE : La Raison en procès. Essai sur la philosophie et le sexisme, coll. " Brèches ", Hurtubise HMH, Montréal, 1987, 223 p.

Jacques G. Ruelland

Volume 12, numéro 1, 1988

Questions d'ethnocentrisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015009ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015009ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ruelland, J. G. (1988). Compte rendu de [Louise MARCIL-LACOSTE : La Raison en procès. Essai sur la philosophie et le sexisme, coll. " Brèches ", Hurtubise HMH, Montréal, 1987, 223 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 12(1), 120–121.
<https://doi.org/10.7202/015009ar>

Louise MARCIL-LACOSTE : *La Raison en procès. Essai sur la philosophie et le sexisme*, coll. « Brèches », Hurtubise HMH, Montréal, 1987, 223 p.

Les philosophes tiennent parfois des propos sexistes. Il n'est pas difficile d'en relever dans l'œuvre de nombreux penseurs de toutes les époques. Mais cela fait-il de leur pensée, sur le plan personnel, une philosophie sexiste ? D'un point de vue plus général, la philosophie peut-elle être sexiste ? À quoi reconnaît-on les rapports entre la philosophie et le sexisme ? Qu'est-ce que le sexisme philosophique ?

Voilà les questions auxquelles ce livre tente de répondre. Établir un lien entre sexisme et philosophie est un défi axiologique. Le sexisme est avant tout une théorie qui présente comme valide et légitime la différence entre homme et femme, quand cette différence infériorise la femme. « Il n'existe pas à ce jour de manière systématique de traiter la femme comme d'un problème philosophique dont l'enjeu serait d'éviter le sexisme », écrit Louise Marcil-Lacoste : vide malheureux, qui montre combien le sexisme peut s'ancre profondément dans les habitudes discursives des philosophes. Il s'agit alors, à travers des constats, de rendre compte de faits avérés (mais que les philosophes n'ont jamais encore critiqués), et de leur opposer des scénarios d'alternative thématiques sous la forme de jalons. Constats et jalons permettent ainsi d'identifier le sexisme philosophique; des critères élaborés dans la postface de l'ouvrage permettent ensuite de le reconnaître à travers tout discours philosophique. D'un point de vue méthodologique, Louise Marcil-Lacoste évite soigneusement de réagir spontanément et vivement aux propos sexistes. Dans le but de clarifier les enjeux spécifiques au sexisme, elle présente d'abord des études monographiques sur David Hume et Jean-Jacques Rousseau. C'est en effet par leurs positions sur l'infériorité de la femme que ces deux auteurs se ressemblent le plus; bien que leurs opinions philosophiques se situent à des pôles opposés, leurs positions sexistes sont paradigmatiques :

Du côté de la culture, de la coutume, de l'expérimentation, du scepticisme mitigé et de la cohérence, Hume est le plus illustre représentant de ce qu'on a appelé « l'empirisme », le Newton peut-être des sciences humaines du XVIII^e siècle. Du côté de la nature, des principes, du pari sur l'essentiel, du naturalisme et de l'ambivalence, Rousseau est le plus fécond représentant de ce que l'on a appelé le « rationalisme », le Platon peut-être des sciences humaines du XVIII^e siècle.

Par la richesse prodigieuse et la subtilité pénétrante de leur philosophie respective, Hume et Rousseau donnent l'occasion de situer le débat sur la femme dans un réseau extrêmement précis d'enjeux philosophiques reconnus, tout aussi complexes que redoutables et prégnants. Car ils représentent aussi en ce qui nous concerne deux thèses sur la femme dont les assises, l'articulation, les critères, les présupposés ou les conclusions continuent d'être invoqués (p. 8-9).

L'originalité de cet essai est précisément de montrer que le sexisme se situe à un autre niveau que le simple discours écrit, qu'il s'inscrit dans les concepts et les théories qui articulent toute la pensée philosophique d'un auteur. Les deux premières études monographiques (au nombre de quatre) portent sur la théorie du féminin de David Hume et sur les changements épistémologiques majeurs que subirait sa théorie morale si l'on tentait d'en extirper le sexisme; les deux autres portent sur Rousseau : les raisons pour lesquelles les humains sont bornés et doivent rester « à leur place », et le confinement sévère et étanche auquel les femmes sont ainsi soumises.

L'essai regroupe ensuite d'autres études thématiques destinées à clarifier les enjeux fondamentaux de type philosophique. La question du sexisme fait l'objet d'un élargissement sur plusieurs plans. D'abord, sur le plan axiologique : pourquoi les femmes ont-elles été si souvent exclues du champ d'application du concept de « personne », hérité du XVIIIe siècle ? Ensuite sur le plan épistémologique : comment la philosophie rend-elle compte des préjugés sexistes depuis cette époque ? Enfin, sur le plan historique : comment la thèse de Hume et de Rousseau acquiert-elle un sens paradigmatique à travers l'étude que Paul Hoffmann consacre à la femme dans la pensée des Lumières ?

À ce volet historique s'ajoutent des études consacrées au radicalisme féministe du XXe siècle et aux récentes recherches multidisciplinaires consacrées à la question de la femme. Le but de ces études est de rendre compte du retard de la philosophie dans le champ de la recherche et de repérer les indices systématiques de nouveautés de cette littérature, indices non encore thématiques par les philosophes.

L'analyse du sexisme chevauche ici deux époques : les XVIIIe et XXe siècles. Entre les deux, un lien commun : la notion d'égalité, à laquelle contreviennent souvent les théories philosophiques du féminin, et qui fait encore maintenant l'objet de nombreuses recherches. Cet ouvrage, écrit par une spécialiste du siècle des Lumières, est bien d'actualité. Il permet à ceux et celles qui veulent réagir aux discours sexistes de s'armer d'une grille d'analyse rigoureuse pour réfuter des arguments auxquels ne réplique, le plus souvent, qu'une indignation certes justifiée, mais peu convaincante.

Jacques G. Ruelland
Département de philosophie
Collège Édouard-Montpetit

« Des nouvelles de la famille », numéro spécial de la revue *Carbet*, no 6, 4e trimestre 1986.

Revue du CERC, no 2, 1985.

Il n'est jamais facile de présenter dans un même compte rendu deux œuvres différentes sans, plus ou moins délibérément, en juger une supérieure à l'autre. C'est pourtant ce que j'essaierai de faire ici de deux revues caraïbéennes francophones parce que leurs différences m'apparaissent fructueuses et leurs intérêts complémentaires.

Carbet se définit comme une « revue martiniquaise de sciences sociales et de littérature ». Dans l'éditorial du premier numéro (novembre 1983) signé par Serge Domi, elle se donnait comme mission de « devenir un véritable forum où, en permanence, se confrontent l'utopie sociale et les pesanteurs du réel ». Ce sixième numéro, sous la responsabilité de William Rolle, contient essentiellement des contributions résultant d'enquêtes de terrain et répond à

la volonté d'entretenir autrement des clichés à propos de la famille antillaise... d'être une recherche autour de certains mouvements de familles (martiniquaise, sainte-lucienne, marie-galantaise), de leur insertion dans la société contemporaine...